

## CAUSERIE DE QUÉBEC

« La parole a été donnée à l'homme pour exprimer sa pensée. »

Personne, jusqu'ici n'a songé à contester cette vérité, et je ne voudrais pas être le premier à m'engager dans une voie aussi dangereuse. Cependant, sans gêner les croyances d'autrui, il me sera peut-être permis de formuler un second énoncé qui, bien qu'apparemment opposé au premier, n'en est pas moins, dans la pratique des choses, d'une application aussi générale et d'une vérité aussi facile à établir.

C'est celui-ci :

« L'homme se sert de la parole pour cacher sa pensée. »

Et ma véracité me force de dire que le terme générique « homme » ne comprend pas ici seulement le sexe vilain auquel j'ai le malheur d'appartenir. Les auteurs philosophiques, malgré leur visible austérité, ont plus de galanterie que nos législateurs, et quand ils disent « l'homme » ou « les hommes, » il est entendu que le beau sexe y est représenté pour au moins les trois quarts.

Ceci posé, pour la satisfaction de ma conscience, j'aborde de suite mon sujet.

Prenons n'importe quelle circonstance de la vie sociale, une visite, par exemple ; voyons ce qu'on y pense et ce qu'on y dit, et nous saurons par là jusqu'à quel point il est vrai que l'homme se sert de la parole pour cacher sa pensée.

J'avise ce jeune dandy qui, le premier janvier, après la grand-messe, se met en route pour aller, deçà delà, souhaiter la bonne année, et faire parade de son paletot neuf ou de ses nouvelles fourrures.

Il a sa liste toute faite : elle contient les noms de ses amis et de toutes les notabilités de l'endroit.

Il sonne à la première porte que lui indique son itinéraire. Il espère bien qu'il ne sera pas reçu et tient sa carte toute prête pour la déposer sur le plateau, ce qui ne demande aucun effort d'esprit et ne dépense pas une conversation qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir en quantité inépuisable.

La servante se présente.

—Madame reçoit-elle ?

—Oui, Monsieur.

Le visiteur secoue la neige qui couvre ses habits et se donne à tous les diables. Il est furieux d'être admis, et, cependant, il entre le sourire sur les lèvres.

—Ah ! quel bonheur, Madame, de pouvoir vous souhaiter la bonne année ! Il est peut-être un peu matin, mais j'étais certain de vous trouver et d'être le premier à vous présenter mes hommages.

Telles sont les paroles de notre dandy ; voici maintenant ce qu'il pense :

—Quelle scie ! J'étais venu de bonne heure dans l'espoir que madame ne serait pas encore au salon, et me voilà pincé. Dépêchons-nous de nous esquivier au premier visiteur qui entrera !

Pendant ce temps, la maîtresse de maison a réfléchi.

—Comment, se dit-elle en elle-même, ce n'est que ce plat ennuyeux, cet imbécile ! Et moi qui me suis tant dépêchée, qui ai laissé pleurer bébé pour venir le recevoir ! Si j'avais su ! Pourvu, au moins, qu'il ne reste pas trop longtemps !

Puis, tout haut :

—Ah ! voilà une visite qui me fait réellement plaisir. Mais vous ne vous prodiguez pas trop, Monsieur, vous vous faites rare : nous ne vous voyons que juste une fois l'an. Franchement, vous nous négligez. Venez donc, de temps à autre, sans cérémonie ; rien ne peut nous être plus agréable !

Que celui ou celle à qui la chose n'est pas arrivée au moins une fois dans sa vie, me jette la première pierre ; je promets de la lui rendre.

Ou bien encore, un équipage piaffé à votre porte, Madame. Vous êtes en négligé, occupée à surveiller vos confitures ; mais la curiosité vous pique ; au risque de voir le sirop gonfler et renverser, vous courez à la fenêtre pour voir qui fait tout ce flaffa. Bien mal vous en a pris, car c'est une visite qui vous arrive ; on vous a vue derrière le rideau, et il n'y a plus moyen de faire dire que vous n'y êtes pas. On entre, et vous protestez de tout le plaisir que vous cause cette agréable rencontre, pendant que votre esprit écume les confitures, pense à la robe de chambre sur laquelle bébé a laissé des traces visibles de son passage, et vous chassez mentalement l'importune visiteuse à laquelle votre bouche prodigue cependant les douces paroles de l'amitié.

Une autre fois, vous êtes au bal. En dansant, quelqu'un vous a marché sur le pied et vous a fait un mal horrible ; car je suppose que vous avez des cors : ces choses-là existent, quoiqu'on ne les voie pas toujours.

—Mille pardons ! dit ce quelqu'un qui est votre danseuse : je vous ai fait bien mal.

—Grande innocente ! murmure votre esprit ; j'ai bien envie de te le rendre !

—Mais ce n'est rien du tout, disent les lèvres ; j'aurais voulu que ce fût beaucoup plus. Tout ce qui me vient de vous, même la douleur, me fait un plaisir extrême.

Et vous repartez à tourbillonner ou à quadriller, rageant au dedans, souriant au dehors ; comme ces anciens gladiateurs qui savaient agoniser avec élégance, et donner à leur dernier spasme tout le charme d'un gracieux sourire.

Vous, Madame, vous avez une robe neuve, magnifique, superbe, à trois doubles-jupes et en soie cordée de Lyon, —il paraît que c'est la plus belle et qu'elle coûte très-cher. Votre mari a même fait les gros yeux en voyant la facture de la modiste. N'importe, généralement, cela ne compte pas.

Mais, un soir que vous avez invité une voisine à prendre le thé, son petit garçon, un enfant prodige, a versé sur la robe neuve toute sa tasse de lait.

En vous-même, vous pleurez, vous gémissiez, vous tempêtez contre l'abominable gamin. Pour un rien, vous lui administriez un fouet mémorable. Et cependant, vous l'excusez auprès de sa mère qui, de son côté, fait mine de vouloir le corriger, tandis qu'elle n'en a pas la moindre envie.

—C'est un petit malheur, dites-vous ; ce n'est presque rien. J'ai, d'ailleurs, une recette admirable, un savon merveilleux pour faire disparaître les taches. Demain, il n'y paraîtra plus.

En attendant, et pas plus tard que ce soir, quand la voisine aura pris congé, peut-être même avant qu'elle soit sortie du jardin, il y a gros à parier que vous chanterez une autre gamme.

Vous me direz que tous ces petits men-songes sont des exigences de la politesse, des nécessités du bon ton et du savoir vivre. Vous avez peut-être raison jusqu'à un certain point, et je ne vous chicanerai pas là-dessus.

Mais, en fait de paroles fallacieuses, je vais vous citer quelques exemples qui n'ont pas la même excuse.

Avez-vous remarqué, —ceci s'adresse surtout aux hommes et va causer une joie profonde dans le camp opposé, —avez-vous remarqué, dans les circonstances où l'on prend la parole en public, le petit exorde que l'on met en tête de son petit discours.

Qu'un homme soit élu président d'une république, trésorier d'une banque ou secrétaire-correspondant d'un club de patineurs, il dira invariablement :

—Le choix que vous venez de faire, messieurs, m'honore autant qu'il me con-

fond. Vous auriez pu trouver une foule de personnes plus capables que moi de remplir cet office, et la tâche que vous m'imposez est trop lourde pour mes faibles épaules. Cependant, messieurs, je ferai tout en moi, et dans la mesure de mes humbles capacités pour répondre à une confiance trop flatteuse de votre part. Si je succombe sous le fardeau, la faute en sera à votre bienveillance qui a peut-être exagéré les légers services que j'ai pu rendre jusqu'à présent.»

Le soir, rendu chez lui, le même monsieur s'adresse à sa femme devant laquelle il n'a pas les mêmes raisons de s'humilier. Car, généralement, ceux qui sont moutons devant les étrangers, deviennent loups une fois qu'ils ont pénétré dans le domicile conjugal.

—« Eh ! bien, ce n'est pas malheureux ! On a compris, à la fin, que j'étais seul capable de faire prospérer cette entreprise. Cela me surprend, car les hommes sont si ingrats et connaissent si peu leur intérêt. Pour une fois, ils ont eu un peu de cœur et d'esprit, pourvu que cela dure ! »

Dans une solennité quelconque, lorsqu'un auditeur est appelé à prendre la parole, il le fait généralement en ces termes :

—« Je n'étais pas venu ici pour parler mais pour écouter. Je vois autour de moi plusieurs personnes plus dignes que moi de se faire l'écho de cet auditoire distingué. Je suis pris tout à fait à l'improviste, et je vous conjure de vouloir bien m'excuser si je ne m'exprime pas dans des termes qu'un peu de préparation m'aurait permis d'employer. »

Au fond, il ne pense pas un seul mot de ce qu'il dit. Toutes les bonnes choses qu'il adresse à l'auditoire, il les pense de lui-même, et les hypocrites flagellations qu'il dirige vers sa personne sont indubitablement destinées à ses auditeurs. Il a l'air chagrin de ce qu'on l'ait appelé, et, cependant, il serait furieux si on l'eût laissé de côté. La prétendue improvisation qu'il débite a été préparée avec soin. Il a écrit son discours la veille et l'a appris par cœur. Si vous ne me croyez pas, regardez dans la poche de son habit. A ce sujet, il me revient une petite anecdote dont je vous garantis l'authenticité.

Il y a déjà un bon nombre d'années, — car je suis plus ancien que je n'en ai l'air, — j'assistais à une fête littéraire à laquelle un de mes camarades de collège avait été prié de prononcer un discours. Il y avait là les sommités de la littérature ; la circonstance était solennelle et il ne s'agissait pas de débiter des inepties.

Le moment venu, cependant, mon jeune ami se présente sur la scène avec assez d'aisance et s'excuse de ce que, prévenu seulement à la dernière heure, il n'avait pas eu le temps de préparer son discours et devait se contenter d'une improvisation pour laquelle il réclamait la bienveillance de ses auditeurs distingués, — car les auditeurs auxquels on s'adresse sont toujours gens de distinction. Cette excuse, répétée de plusieurs manières différentes dura un bon quart-d'heure pendant lequel l'orateur absorba une notable quantité de verres d'eau sucrée, qu'un voisin complaisant lui passait pour remplacer par un agréable glouglou chaque fin de phrase qui se faisait un peu trop attendre. Finalement, sur je ne sais plus quelle période sonore, notre homme hésite, balbutie ; il s'arrête, recommence pour s'arrêter encore, et subir une accés de toux qui arrive juste à point. Il repart, puis s'embrouille et s'enchevêtre si bien qu'il ne peut plus aller. Il s'agite et souffre, tandis que l'auditoire souffre et s'agite plus encore. Il lève les yeux au ciel, puis les promène sur les murs et sur ses auditeurs ; le ciel, les murailles et l'auditoire sont également inflexibles et gouailleurs. Bref, essouffé, noyé de verres d'eau et n'en

pouvant plus, il semble prendre une résolution extrême ; et, pendant que sa main droite demeure suspendue dans un geste qui demande grâce ; il introduit furtivement la main gauche dans la poche de son habit, et en tire un énorme rouleau de papier qu'il se met à lire tout d'une haleine.

C'était le discours que l'orateur prétendait n'avoir pas eu le temps de préparer ; c'était son improvisation !

NAPOLÉON LEGENDRE.

## SCIENCE POPULAIRE

De l'influence sur la santé physique et intellectuelle des populations, de la nature des boissons qu'elles consomment. Communication de M. le docteur Lunier à l'Académie de médecine de Paris.

Dans une des dernières séances de l'Académie de médecine, M. le docteur Lunier a donné lecture d'un remarquable travail dans lequel il traite de l'influence sur la santé physique et intellectuelle des populations, de la nature des boissons qu'elles consomment. Les études du savant secrétaire général de la société française de tempérance jettent un grand jour sur plusieurs des questions dont nous avons eu occasion d'entretenir déjà nos lecteurs.

Comme le fait observer justement M. Lunier, parmi les données que fournit la statistique, quelques-unes sont tellement complexes et indécises, qu'il faut renoncer, au moins pour le moment, à en tirer aucune conséquence pratique ; mais il en est d'autres dont la signification est tellement nette et précise, qu'on peut, sans hésiter, admettre comme établis, les faits qui en découlent, et s'en servir désormais comme termes de comparaison. Ce sont des résultats de cette nature, ayant trait à la grave question de l'alcoolisme que l'auteur a mis sous les yeux de l'Académie.

Pour rendre ces résultats plus saisissants, il leur a donné une forme palpable en quelque sorte, en les groupant à la fois dans des tableaux synoptiques et sur des cartes coloriées portant une légende explicative.

Les deux premières cartes permettent de saisir d'un coup d'œil comment se répartissent les départements d'après les quantités de vin et d'alcool qu'ils consomment.

Voici ce qui ressort de l'examen de ces deux premières cartes et des tableaux détaillés qui leur correspondent :

La consommation du vin est presque partout en proportion de la production vinicole. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la carte No. 1 à la carte No. 1 bis, qui représente la production du vin en 1874, dans les divers départements français. Le seul qui fasse exception est celui de la Seine où la consommation individuelle a atteint, en 1873, le chiffre de 210 litres, lorsque la moyenne, pour toute la France, n'a été que de 119 litres. Cette exception n'a rien qui doive nous surprendre : le chiffre considérable de la population flottante suffirait seule à l'expliquer.

La seconde carte représente la consommation de l'alcool sous toutes ses formes. Cette carte forme, avec la précédente, le contraste le plus frappant.

La consommation de l'alcool est encore inconnue ou tout au moins restée dans des limites fort restreintes partout où la consommation du vin a pris depuis longtemps une certaine extension, elle est presque nulle même dans la plupart des départements qui fabriquent des eaux-de-vie de vin comme les Charentes, le Gers, l'Aude, l'Hérault, le Gard. Elle atteint son maximum, au contraire, dans les départements qui produisent à la fois du cidre et des alcools d'industrie : la Seine-Inférieure, la Somme, l'Aisne, la Mayenne, le Calvados, l'Eure.

Si quelques départements du centre et du midi font tache, pour ainsi dire, au milieu de ceux qui les entourent, cela tient à ce qu'ils renferment de grands centres industriels, de grands ports d'embarquement ; dans le Rhône, Lyon ; dans le Var, Toulon ; encore la consommation de l'alcool y atteint-elle à peine le cinquième de celle constatée dans la Seine-Inférieure.

Voyons maintenant qu'elle part d'influence peut avoir, sur la santé physique et intellectuelle des populations, la consommation, soit du vin, soit de l'alcool.

Parmi les données statistiques assez nettement définies pour avoir, à cet égard, une signification précise, M. Lunier en a choisi quelques-unes pour les mettre sous les yeux de l'Académie.

La première concerne les cas d'ivresse publique qui ont été constatés par des procès-verbaux en 1874. Bien que les constatations ne représentent pas toujours exactement ni le nombre absolu, ni même toujours le chiffre relatif des cas d'ivresse dans chacun de ces départements, elles n'en fournissent pas moins des résultats d'une grande valeur au point de vue de la question qui nous occupe. L'auteur les a groupés dans la carte No. 3 et dans le tableau qui lui correspond.

Si l'on compare cette carte avec les deux précédentes, on est frappé de la fréquence relative des cas d'ivresse dans les départements